

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2<sup>ème</sup> année, No 34. — Samedi, 25 juillet 1885  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



L'ATTENTE

## LE MONDE ILLUSTRE

Montréal, 25 juillet 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Souvenir, par Mme P. L.—L'attente.—Poésie : Demandes vaines, par Charles Fuster. La vie des champs.—Nos primes.—La Porteuse de Pain (suite).—Les possessions anglaises dans la Méditerranée.—Dumont et Dumais.—Un conseil par semaine.—Récréation de la famille : Anagramme-devinette, charade, les échecs et rébus.—Le sergent Valiquette.

GRAVURES : L'attente.—Les possessions anglaises dans la Méditerranée.—Portrait du sergent Valiquette, du 65<sup>me</sup>.—Portraits de Gabriel Dumont et de P. Dumais.

## ENTRE-NOUS

Ah quel plaisir d'être soldat !  
On sert par sa vaillance  
Et son prince et l'Etat.  
Et gaiement on s'élançe  
De l'amour au combat.

**C**'EST vrai ! c'est un charmant métier que celui de soldat ; avec du nerf et de la gaieté, je ne sais rien d'enviable comme l'état militaire.

Quand au courage, je n'en parle pas, je ne crois pas à la lâcheté d'un soldat, de nos jours surtout.

Ah ! quand on combattait corps à corps, poitrine contre poitrine, et qu'on se battait à l'arme blanche, je comprends que l'on put montrer parfois un instant d'hésitation. Mais maintenant qu'on se bat à des distances impossible, sans se voir souvent, et qu'on sait parfaitement qu'on a autant de chances de se faire tuer en reculant qu'en avançant, je ne crois pas que l'on cite beaucoup de cas de manque de courage.

Et puis, comme ce défaut n'a jamais été celui de notre race, j'ai double raison de le croire.

Aussi, avec quelle gaieté nos braves jeunes gens se sont-ils élancés quand on leur a dit que la Patrie avait besoin de leurs bras ! avec quel enthousiasme ont-ils répondu à l'appel qu'on faisait à leur dévouement !

Je l'ai déjà dit dans une autre causerie, s'ils n'ont pas eu le bonheur de voir tous le feu ni d'assister à des engagements plus sérieux, ce n'est pas leur faute, car ils étaient décidés à tout, et plus d'une fois ils ont frissonné d'impatience en voyant que les choses prenaient une tournure pacifique ou que leurs camarades étaient choisis pour faire le coup de fusil.

Ce sentiment est tout naturel, et plus d'une fois on a constaté même qu'il était dangereux de le faire naître.

Voyez pour preuve ce qui se passe en ce moment en Afghanistan : les Russes sont sous les armes depuis près d'un an, la guerre ne se déclare pas et ils veulent se battre quand même.

Vis-à-vis d'eux, regardez les Rajas indiens que l'Angleterre a appelés en cas d'alerte. Ils ont rassemblé leurs soldats, et un jour, ne pouvant les contenir qu'à grande peine, ils sont allés jusqu'à dire qu'étant partis pour se battre, ils se battraient... contre les Anglais à défaut des Russes.

Dieu merci ! nous n'avons pas été jusque-là, et nos jeunes recrues ont fait leur devoir en bons soldats et en bons citoyens.

\*.\*

Comme le dit si bien un autre couplet de la romance que j'ai citée plus haut :

Quand la paix, prix de son courage,  
Le ramène dans son village,  
Pour lui quel spectacle nouveau.  
C'est un frère, un ami, qui le presse et l'embrasse !  
Le vieillard même, quand il passe,  
Porte la main à son chapeau.

Si les vers ne sont pas millionnaires, l'idée qu'ils renferment n'en est pas moins bonne.

Ils sont revenus, et la foule empressée qui s'est portée à leur rencontre a prouvé avec quelle impatience on les attendait.

Trois mois et demi d'absence, trois mois et demi d'inquiétudes, de soucis, et dans bien des cas de souffrances matérielles.

Car il est un côté que l'on oublie vite dans ces questions, où il s'agit de guerre et de gloire militaire.

C'est celui qui touche la famille.

Que de mères, de sœurs et de vieux parents ont été éprouvés ! Souvent c'est le soutien de la maison qui part, car on prend pour être soldat le jeune homme fort et bien bâti.

Les secours accordés, les distributions faites à l'Hôtel-de-Ville ont certes fait du bien, mais enfin ce n'était toujours qu'un secours bien faible.

Aujourd'hui, ils sont revenus, le cercle de la famille est complet, la place laissée vide à la table est occupée. Loué soit Dieu !

\*.\*

Il est cependant une famille, là-bas, dans une petite rue d'une municipalité voisine de Montréal, il existe une famille qui pleure en entendant les joies de la rue.

Le jour même où l'on fêtait l'arrivée de nos volontaires, au moment où ils passaient fièrement, musique en tête, sous les arcs de triomphe, au milieu des acclamations du peuple, un modeste corbillard partait d'une pauvre demeure du village de Sainte-Cunégonde et prenait la route du cimetière.

Derrière suivaient quelques parents désolés et des amis du mort.

Le cortège était maigre, et le passant qui rencontrait la voiture funèbre saluait d'un air distrait et continuait sa route.

Parfois cependant, une femme vêtue de noir, qui chemina tristement, s'arrêtait et voyant ce deuil, pensait au sien, puis marchait lentement, revoyant dans son rêve un être aimé disparu.

Mais de lui, de celui qui s'en allait prendre sa place au champ des morts, qui donc pouvait s'en occuper ?

C'était un inconnu.

Ce mort était cependant, il y a un mois à peine, un beau soldat, un joyeux compagnon.

Ce mort que l'on menait en terre, avec si peu de cérémonie, c'était le seul mort que les bataillons de Montréal avaient à pleurer.

C'était le sergent Valiquette !

\*.\*

Ce brave soldat était mort victime des fièvres du Nord-Ouest. Il venait d'être enterré à Swift-Current, quand le lieutenant-colonel Amyot, instruit de la chose, ordonna l'exhumation du corps et le fit ramener à Montréal.

C'est vendredi que ses restes sont arrivés ici, sous la garde du caporal Pouliot et du soldat Wilscam.

Hélas ! il faut voir les choses d'un œil calme et les juger avec un esprit froid.

Montréal n'a pas fait son devoir ce jour-là.

J'étais à la gare, j'ai suivi le corbillard, je sais donc ce qui s'est passé. Vous avez sans doute déjà lu le compte-rendu de la cérémonie et je ne vous en parlerai que très brièvement.

Pas un seul bataillon de Montréal n'était représenté.

Pas un officier, pas un volontaire anglais n'était présent.

Le conseil municipal, la brigade militaire étaient absents.

Quelques hommes du 85<sup>me</sup> bataillon, sous le commandement des Capitaines Chagnon et Dunn, c'étaient là les seuls uniformes qui ont paru.

\*.\*

Jamais, jamais Montréal n'a vu fête pareille à celle qui a eu lieu au retour du 65<sup>me</sup>. L'enthousiasme touchait au délire, et en voyant l'excitation qui se manifestait, on se demandait si on était bien éveillé, et j'avoue qu'après avoir assisté à nombre de démonstrations populaires en Europe, je n'ai jamais assisté à plus jolie fête.

Voici un extrait du rapport de *La Presse* qui donne une idée de la scène qui s'est passée à la gare :

Il est dix heures précises.  
Vingt mille voix jettent un cri formidable :  
"Hourrah ! Hourrah !"  
"Vive le 65<sup>me</sup>."

Le canon tonne, au loin les cris redoublent, augmentent et se succèdent pour se décupler encore.

Le train s'arrête, la foule serrée, comprimée, écrasée se rue en avant et escalade les chars.

Les mouchoirs s'agitent, toutes les têtes se découvrent "Salut aux braves !"

Un détachement de trente hommes de police est impuissant à réprimer le mouvement.

De l'ordre ? Ah, bien oui, on s'occupe bien de cela. On veut les voir, les toucher, leur serrer la main.

Les braves colonels des bataillons de Montréal sont entraînés, poussés, bousculés.

"Tant pis ! excusez mon colonel !" on donne un coup d'épaulement, il faut avancer quand même.

Le maire Beaugrand, toutes décorations dehors, le collier au cou, essaye de se frayer un passage et parvient enfin jusqu'au colonel Ouimet, qui serré de tous côtés et escorté des majors Hughes et Dugas, ne peut avancer ni reculer.

Le maire leur serre la main, leur souhaite la bienvenue et va pour parler quand le capitaine Des Rivières qui est arrivé lui aussi jusque là, Dieu sait par quel miracle, se jette dans les bras du colonel et du major et leur étroit les mains à les briser.

Chaque officier qui descend est tiré par les bras, par les épaules, par les pans de son dolman.

"Bonjour, salut, comment va ; bravo, hourrah, vive le 65<sup>me</sup> !"

On ne s'entend plus, on ne se voit plus ; tout le monde parle, chante, crie. C'est splendide !

Les poissées continuent. Les soldats ne peuvent sortir des chars, on les tire par les bras, on voudrait les faire sortir par les fenêtres.

Et les cris recommencent et les acclamations deviennent de plus en plus vigoureuses.

Pendant que le maire, les échevins, les colonels et les officiers viennent serrer la main à leurs collègues, on a fait un peu de place sur les quais de débarquement, les wagons se vident, voilà les soldats !

Bronzés, noirs fatigués, déguenillés, la figure abîmée, les yeux rouges, les cheveux négligés, la barbe inculte, les pantalons déchirés, tuniques en lambeaux, coiffés d'un chapeau, qui d'une casquette, les chaussures rapiécées, grâces à Dieu, avec des ficelles..... nature

magnifique, en un mot de beaux soldats aux traits mâles, durs, énergiques, vigoureux.

Voilà les soldats du 65<sup>me</sup> après une campagne de trois mois et demi, après avoir marché dans la neige, dans la boue, dans l'eau dans le sable, dans la poussière, sous la pluie, la neige et le soleil.

Voilà nos braves volontaires après avoir fait des marches forcées de trente, trente-cinq et trente-huit milles en une journée.

Voilà nos amis, après avoir souffert du froid de la famine et de la chaleur.

Voilà nos Canadiens-français après avoir vu le feu, tels qu'ils étaient avant le soir de la bataille et qu'on croit voir noirs de poudre et de poussière.

Chapeau bas ! Salut aux braves !

Oui, salut aux braves.

Soyez les bienvenus, mes chers amis. Revenez prendre place au foyer de la famille et observez dans la vie civile la discipline de la vie militaire.

Vous avez fait votre devoir, vous avez obéi à la noble devise de votre bataillon : *Nunquam Retrosum*, et Montréal est fier de vous.

\*.\*

Par suite de la petite vérole qui montre déjà plus que le bout de l'oreille, cette année, les citoyens qui vont en villégiature sont nombreux. Ce n'est pas que la température soit très propice à ces excursions champêtres, il s'en faut de beaucoup, mais tout en respirant l'air pur et frais qui vous dilate les poumons et vous fait monter le rose aux joues, on court la chance d'échapper aux griffes acérées de ce vampire qui porte empreinte sur son front le terrible stigmate : picotte. Et pour ouvrir sa voile au vent léger des places d'eau. Ceux qui veulent un air salin, des bains froids, la solitude et la mer en perspective, mettent le cap sur la Malbaie.

D'autres qui aiment le vertige et le grandiose, qui font leurs délices de fortes sensations, jettent l'ancre à Kamouraska. Ceux-là filent sur Cacouna, Rimouski et Batiscau. Il y en a même — et que ceux-là sont chéris de la Providence — qui se paient le luxe d'aller admirer les rives escarpées du Saguenay. De bons touristes anglais, le livre de Bulet à la main et le doigt sur l'index, attendent le moment indiqué par l'auteur pour se pâmer d'admiration.

On n'oublie pas non plus Saint-Léon, Sainte-Rose, bâties près des "Mille Isles" chantées par Crémazie ; Belœil, St-Hilaire, et une foule d'autres places tant vantées.

\*.\*

Une dépêche de Madrid nous apprend en quelques mots d'une effrayante concision une terrible nouvelle.

\*.\*

Vous partout accueill Loin que ce tate av faites p culatio très ch Apr a cru virus a-t-elle Qui au bo certain Qu de so Ce qui se périe De femm de v leurs N la pl port dent L dit "é "su C vict bat sall d'u cou ho me ét rie

Vous savez que la microbomanie s'est répandue partout et que les théories de Pasteur ont été accueillies avec la plus grande faveur.

Loin de moi l'idée de vouloir diminuer en quoi que ce soit la réputation de ce génie, mais je constate avec douleur que les expériences qui ont été faites pour affirmer la vérité de la théorie de l'inoculation de certaines maladies, coûtent souvent très cher.

Après avoir découvert le microbe du choléra on a cru que le meilleur préservatif était d'inoculer le virus de cette terrible maladie et à peine l'idée a-t-elle été émise, qu'elle a été suivie d'exécution.

Qui donc s'est ainsi dévoué pour cette épreuve au bout de laquelle se trouvait une mort presque certaine ?

Quel est l'homme qui a offert sa vie pour essayer de soustraire l'humanité d'un fléau.

Ce ne sont pas des hommes, ce sont des femmes qui se sont offertes librement, d'elles-mêmes à l'expérience redoutable.

Des femmes, direz-vous, mais quelle sorte de femmes ? Des dévoyées, des déclassées fatiguées de vivre et qui sans doute cherchaient la fin de leurs misères dans cette espèce de suicide.

Non, ce sont des personnes pures, jouissant de la plus haute considération ; beaucoup d'entr'elles portent même de grands noms et d'autres possèdent des fortunes royales.

Le cablegramme dont je vous parlais plus haut, dit :

“ Les quarante-sept sœurs de charité, qui ont été inoculées avec le virus du choléra, ont toutes succombées.”

C'étaient des sœurs de charité qui sont tombées victimes de leur dévouement.

Ces braves filles sont mortes sur leur champ de bataille, à l'hôpital, au milieu des malades, dans les salles qu'elles avaient parcourues tant de fois allant d'un lit à l'autre, portant partout l'espérance et le courage.

Chapeau bas, mes amis, découvrons-nous et saluons bien bas les cercueils de ces modestes victimes de la charité, du dévouement et du devoir.

Soldats, présentez les armes, ces nobles filles étaient vos sœurs et vos égales, sinon vos supérieures.

LÉON LEDIEU.

## SOUVENIR

Qui n'aime à se rappeler les souvenirs du passé ? Qui n'aime à laisser errer sa pensée sur quelque époque écoulée, déjà enfuie bien loin, mais qui revient comme d'elle-même nous redire les joies et les peines d'un temps qui n'est plus ?

Quand le jour s'en va mourant et que le crépuscule balance encore, au couchant, sa teinte demi-rosée, oh ! alors, qui n'a rêvé ? qui ne s'est souvenu ?..... Les années s'écoulaient, tombant une à une dans l'éternité, et ne nous laissent, à chacun, que l'âge et les souvenirs. Heureux si, au fond de ceux-ci, il ne reste aucuns regrets.

C'était un soir de mars ; les bruits de la ville s'affaiblissaient insensiblement. Montréal allait se reposer quelques heures, pour recommencer, le lendemain, sa vie d'agitation et de commerce. Les cloches avaient fini de tinter l'Angelus, une seule, en retard sans doute, faisait encore entendre au loin un son argentin ; mais bientôt, à son tour, elle resta silencieuse.

Deux jeunes Sœurs de Charité avaient laissé leur communauté pour les devoirs de leur mission, et suivaient, d'un pas rapide, un sentier battu dans la neige, qui les conduisait vers la Pointe St-Charles ; on les avait prévenues que là des malheureux attendaient du secours. Elles marchaient en contemplant parfois ce beau ciel étoilé, sur lequel la lune répandait en ce moment des flots de sa pâle lumière. Bientôt elles arrivèrent à une maison triste et obscure : c'était là qu'elles étaient attendues.....

Ah ! l'heureux du monde qui serait passé devant cette pauvre demeure, dans son brillant équipage, n'aurait jamais pu concevoir une misère semblable !

Trois pièces composaient la maison : l'entrée, dans laquelle se trouvait le poêle, était un endroit noir et enfumé, et si sale, si sale que les pauvres

sœurs ne savaient où déposer leurs manteaux. De faibles plaintes les attirèrent dans la chambre voisine ; là, sur un misérable grabat, gisait une femme malade du typhus, et, auprès d'elle, dans le même lit, trois jeunes filles, dont l'aînée pouvait avoir dix ans, toutes atteintes de la même maladie. Deux d'entre elles avaient reçu, dans la journée, le sacrement des mourants.

La pauvre mère informa les Sœurs que dans la troisième chambre était son mari et ses petits garçons : eux aussi étaient malades, mais elle ne savait jusqu'à quel point ; elle les pria d'aller les voir et de lui apporter des nouvelles.

C'était facile de se rendre à sa prière ; mais là, quel spectacle ! Couchés sur la paille, quelques haillons pour couverture, étaient pêle-mêle, le père, du front duquel tombaient déjà les sueurs de l'agonie, puis trois petits garçons. Presque rien pour les garantir du froid qui pénétrait dans l'appartement par les carreaux brisés, et remplacés par le traditionnel chapeau de paille. Dans un coin, des meubles entassés, et sur une table quelques objets de fine faïence parlaient d'un temps meilleur pour l'infortunée famille.

En effet, c'était des émigrés qui avaient laissé une certaine aisance en Irlande, pour venir chercher fortune en Canada. Hélas ! toujours, toujours le rêve pour la réalité ! Le père avait embrassé l'état de jardinier. Déjà il prospérait ; mais leurs modiques épargnes s'étaient peu à peu fondues devant les exigences de la maladie.

De temps en temps un des enfants, le moins malade, se levait de sa couche et venait présenter à son père un breuvage noir et dégoûtant. Après que le moribond avait bu, le même verre passait à tour de rôle aux lèvres des autres.

L'une des Sœurs s'approcha du mourant ; elle lui fit entendre de ces mots qui consolent, lui parla de Dieu et d'un monde meilleur, puis elle lui prépara un breuvage rafraîchissant, tout en essayant la sueur froide qui inondait sa figure. Oh ! s'il est une mission bénie et s'il est une vie bien remplie d'œuvres méritoires pour le ciel, n'est-ce pas celle de ces saintes filles qui disent un éternel adieu aux plaisirs du monde, aux joies de la famille et au confort de la vie, pour se consacrer aux soins des malades. Qui, si ce n'est elles, serait venu dans la maison du pauvre, aurait reposé sur son épaule la tête du mourant pour le délasser des fatigues que sa couche si dure lui faisait endurer ? Qui aurait secouru, dans ce moment, ces pauvres petits enfants, dont pas un ami ne se souvenait ?

La nuit se passa tout doucement, dans les alternatives de soins, de veilles et de prières. Mais à peine l'aube blanchissait-elle la cime de la montagne, qu'elles virent mourir le père en le bénissant. La pauvre mère, qu'il avait fallu soigner et encourager à son tour, et qui bien des fois déjà avait essayé de se lever, retrouva des forces dans son énergie suprême, en entendant le râle de l'agonie, elle s'approcha du lit ; mais l'émotion fut trop forte : dix minutes après elle avait cessé de souffrir !.....

Qui pourrait peindre la désolation des malheureux orphelins en présence de ces deux cadavres de leur plus cher soutien ! Oh ! la plume se refuse à décrire de semblables scènes !.....

Le lendemain, la pauvre maison était vide ; le cimetière et l'hôpital s'étaient partagés la famille entière.

Mme P. L.

## L'ATTENTE

(Voir gravure)

Elle a quitté le château de grand matin et, sans autre compagnie que son fidèle César, son garde de corps, elle s'en est allée au milieu des bois, où elle attend près de l'arbre désigné.

Quel motif assez puissant a pu la décider à braver ainsi la terreur naturelle que produisent la solitude et les grands arbres ? Mystère !

Viendra-t-il ?

Oui, il arrive, car déjà César est en arrêt, ses yeux intelligents sondent les profondeurs des sentiers et ses oreilles dressées écoutent les moindres bruits.

Il vient. La discrétion nous défend de regarder ou d'écouter plus longtemps.

## DEMANDES VAINES

L'enfant rêvait dans son nid rose,  
Aussi parfumé qu'une rose,  
Aussi gazouilleur qu'un oiseau.  
J'ai dit au berceau de dentelle :  
“ Cette âme blanche, d'où vient-elle ?  
— Je ne sais, ” m'a dit le berceau.

Un vieillard dormait sous sa pierre,  
En murmurant une prière,  
Triste et douloureux, je passais.  
J'ai dit à la tombe voilée :  
“ Cette âme, où s'en est-elle allée ? ”  
La tombe m'a dit : “ Je ne sais. ”

CHARLES FUSTER.

## LA VIE DES CHAMPS

Il y a un travers général qui devient un péril pour la société : c'est cette tendance irréfutable des gens de la campagne à désertir les champs pour la ville.

Nous désirons les prémunir contre cette engouement funeste. Si la culture de la terre est pénible, si l'existence du village semble moins belle que celle de la ville, elle a aussi ses avantages et ses agréments.

A la campagne, il n'y a ni gêne ni contrainte ; la nourriture y est frugale et abondante, mais simple ; la santé y est florissante, on se connaît, on s'intéresse les uns aux autres, on échange des services, les fêtes et les amusements sont rustiques, mais empreints d'une franche gaieté. On n'y gagne pas de grosses sommes, mais on dépense peu, on y fait des économies.

A la ville, au contraire, le bien-être est plus apparent que réel, car le luxe éblouissant qu'on y coudoie n'est pas à la portée de tout le monde. Les dépenses sont nécessairement plus élevées qu'à la campagne ; les chômages y sont fréquents ; l'ouvrage est parfois rare à cause de l'encombrement et de la concurrence ; la gêne et la misère en torturent un grand nombre. Quelques-uns, il est vrai, parviennent à la fortune, mais ce sont des ouvriers exceptionnels, hors ligne. A côté d'eux, combien n'y en a-t-il pas qui végètent dans l'indigence, abrutis par un travail incessant ?

Les grandes villes attirent les ouvriers comme la chandelle attire les moucherons ; qu'ils se délient de cette attraction.....

## NOS PRIMES

### LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

Montréal.—Madame H. Lavoie, 580, rue Mignonne ; L. V. Laporte, 308, rue Wolfe ; Arthur Clément, 3, rue Ste-Julie ; Albert Desnoyers (\$25.00), (chez Lanthier & Cie, chapeliers, 1663, rue Notre-Dame) ; L. H. Viger (chez Thomas Tiffin & Cie), 210 et 214, rue St-Paul ; A. Contant (\$10.00), 23, rue Boyer ; Eug. Michaud, 28, rue Robin ; J. O. Levesque, 22, rue St-David ; Alf. Léveillé, 26, rue Fullum ; Pierre Lépine, 110, rue Plessis ; Adélar Pageau (\$50.00), 235, rue Maisonneuve ; Victor Fortier, 683, rue St-Laurent ; Gustave L. de Martigny, 15, rue Berni ; P. O. Cérat, 966, rue Ste-Catherine ; Mlle Angéline Morel, 77½, rue Plessis ; Jules Pavin (\$4.00), 667, rue St-Jacques ; Emile Sareault, 1965, rue Notre-Dame ; Félix Barrière, 669, rue Notre-Dame ; G. Bédard, 27, ruelle Mystérieuse ; Dame Philibert Marsan, 163, rue Wolfe ; J. H. Pellerin (\$2.00), 1215, rue Notre-Dame ; J. B. Bureau, 920, rue Ste-Catherine ; Dame C. Lesigne, 428, rue Mignonne ; J. Chartrand (\$15.00), 159, rue St-Martin ; P. Vanier, 433, rue des Seigneurs ; George Poliquin, 19, avenue Marie-Louise ; C. Lévêque, 1090, rue Ontario ; J. G. Labelle, 3, rue Ste-Julie.

Québec.—E. Poitras (chez Jos Amyot & Frères), Basse-Ville ; Félix Cloutier, 225, rue de la Reine ; O. F. Campeau, 59, rue Ste-Anne.

Ste-Cunégonde.—Albert Lefebvre, 102, rue Labonté.

Acton Vale.—Dame D. Godin.

Hochelega.—Henri Gervais, 57, rue Suzanne.

Ste-Anne de Bellevue.—Mlle Corinne Deschamps.

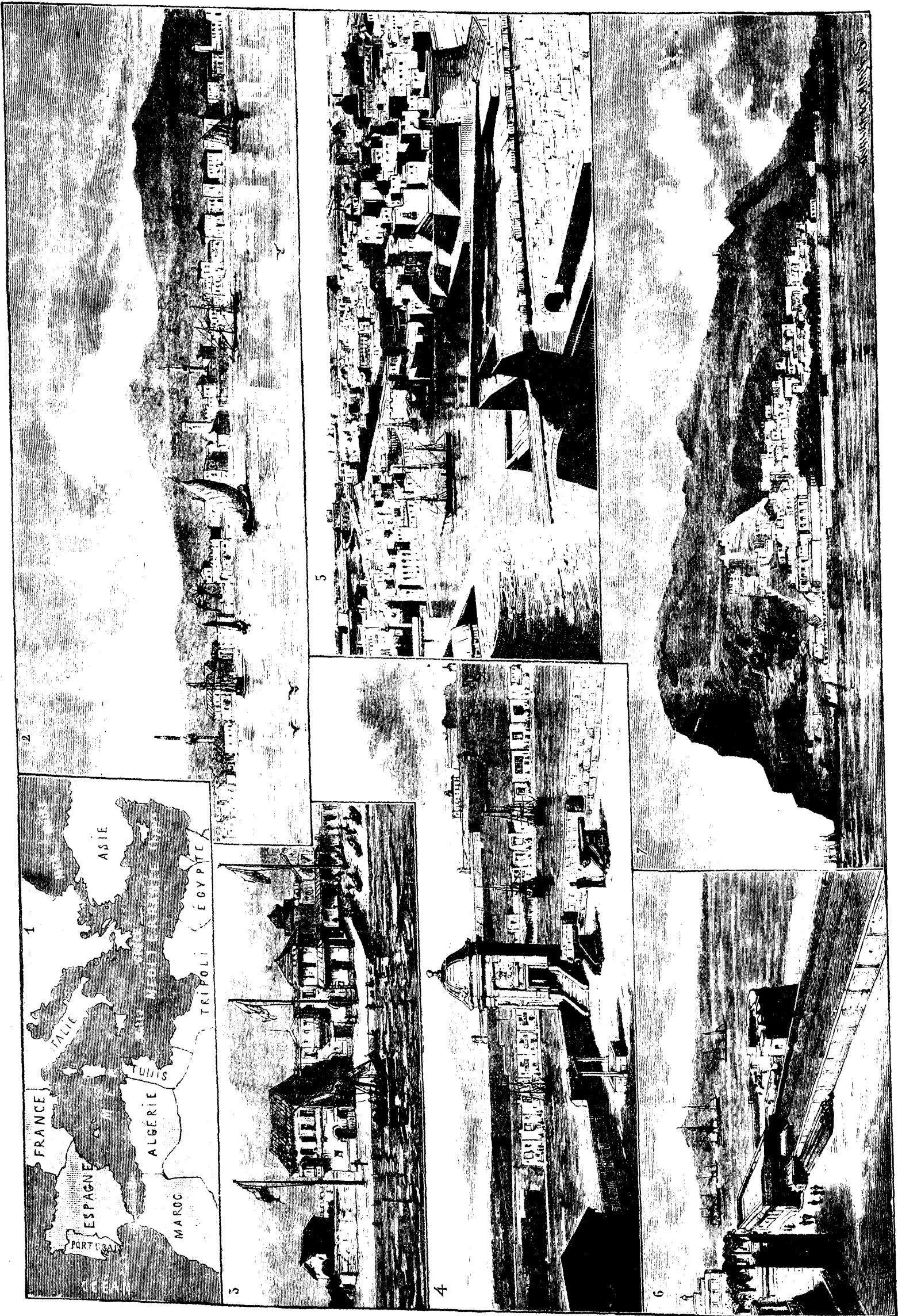
Ville St-Jean-Baptiste.—Gustave Audet, 8, rue Jean.

Pointe Saint-Charles.—S. Dion, 74, rue Shearer.

Village St-Gabriel.—Emmanuel May, 333½, rue du Grand-Tronc.

St-Cuthbert.—Mme N. Haineault.

Ville Maisonneuve.—Médéric Limoges.



Les possessions anglaises dans la Méditerranée. — 1. Carte. — 2. Larnaca, vue de la mer. — 3. Larnaca (île de Chypre). — 4. La Vallette. — 5. Le grand port (île de Malte). — 6. Gibraltar, vue prise de la mer. — 7. Gibraltar, vue prise du fort. — 8. Gibraltar, vue prise de la mer.

LA  
PORTEUSE DE PAIN

—o—  
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXIX

**L**E nom " d'Alfortville " tomba comme une douche d'eau glacée sur la nuque du faux Paul Harmant. En l'entendant prononcer, il tressaillit, puis regardant Lucien avec une intensité plus grande encore, il reprit :

—Votre père existe ?  
—Non, monsieur.  
—Mais vous avez au moins votre mère ?  
—Non, monsieur, tous les deux sont morts. Ma mère au moment de ma naissance, mon père quand je n'étais encore qu'un enfant.  
Le malaise de l'ex-Jacques Garaud grandissait au point de devenir presque visible.  
—Ah ! vous n'avez plus de famille ! balbutia-t-il sans presque avoir conscience de ce qu'il disait.  
—Non, monsieur.  
—Que faisait votre père ?  
—Mon père était un ingénieur de grand mérite et il avait une usine importante à Alfortville.  
Le faux Paul Harmant était pâle comme un spectre.  
—Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.  
—Lucien Labroue, répondit le jeune homme.  
—Lucien Labroue ! répéta le millionnaire en sentant un frisson passer dans ses cheveux.  
—Oui, monsieur, répliqua le fiancé de Lucie, etonné de la stupeur évidente de l'industriel. Est-ce que vous avez connu mon père ?  
Cette question, au lieu de démontrer complètement Jacques Garaud lui rendit au contraire tout son sang-froid, en lui faisant envisager la situation dans laquelle il se trouvait en face du fils de l'homme volé et assassiné par lui.  
—Oui, dit-il brusquement, j'ai connu votre père ; j'ai été en relations d'affaires et d'amitié avec lui... si toutefois il se nommait bien Jules Labroue.  
—Il se nommait ainsi, monsieur.  
—Vous devez comprendre alors mon émotion, en entendant parler à l'improviste d'un homme que j'aimais, et dont j'ai appris avec douleur aux Etats-Unis la fin tragique.  
—Ah ! vous avez su comment était mort mon pauvre père ?  
—Oui, monsieur... assassiné dans son usine en feu ! murmura Jacques Garaud frémissant.  
En même temps il se disait tout bas :  
—Hasard étrange... hasard menaçant peut-être, qui amène chez moi en solliciteur le fils de ma victime.  
Mais si le faux Paul Harmant pouvait, comme tout le monde, plier sous un choc imprévu, il n'était pas homme à se laisser abattre. Il calcula mentalement les conséquences possibles d'une rencontre inattendue, et son parti fut pris aussitôt.  
—Assassiné, oui, monsieur, répliqua Lucien, assassiné dans son usine incendiée par le meurtrier.  
—Si mes souvenirs sont exacts, dit Jacques Garaud avec un absolu sang-froid, le meurtrier fut une femme... la gardienne de l'usine.  
—Les juges ont cru en avoir la preuve, puisqu'ils ont condamné Jeanne Fortier pour le double crime. Moi je ne le crois pas.  
Paul Harmant tressaillit de nouveau.  
—Qu'est-ce que vous ne croyez pas ? demanda-t-il.  
—Ce que les juges ont cru.  
—Vous pensez donc que cette femme dont vous venez de prononcer le nom était innocente ?  
—Oui, monsieur.  
—Mais il me semble me souvenir que les charges amoncelées contre cette femme démontraient jusqu'à l'évidence sa culpabilité.  
—L'évidence était peut-être menteuse !  
—Pourquoi supposez-vous cela ? demanda le millionnaire.  
—Parce que j'ai reçu les confidences de la

parente qui m'a élevée, et de ces confidences il résulte qu'un autre que la condamnée avait intérêt à la mort de mon père.

—Un autre ? répéta le faux Paul Harmant en se raidissant contre la terreur grandissante. Qui donc ?  
—Un contremaître de l'usine, un ambitieux ! Mon père, ayant toute confiance en cet homme, lui avait confié le secret de ses inventions nouvelles, et c'est pour rester seul maître de ce secret qu'il aurait commis le double crime.

—Comment s'appelait ce contremaître ?  
—Jacques Garaud.  
—Jacques Garaud... oui... je me souviens vaguement de ce nom. Mais cet homme, on le disait du moins, avait péri dans l'incendie, victime de son dévouement.

—Je ne crois ni à ce dévouement ni à cette mort, mais à une comédie infâme jouée par le misérable.

—Vous avez la preuve de cela ? s'écria l'industriel pris à la gorge par l'angoisse.

—Non, monsieur, malheureusement, mais Jacques Garaud avait écrit à Jeanne Fortier, dont il était amoureux, une lettre contenant l'aveu, ou plutôt l'annonce de son crime.

—Comment Jeanne Fortier ne s'est-elle pas servi de cette lettre pour se justifier ?

—Elle ne la possédait plus... l'incendie l'avait dévorée.

Le faux Paul Harmant secoua la tête.  
—Tout cela, fit-il, est bien vague, et ne repose que sur des suppositions.

—Soit ! répliqua Lucien. Mais il existe des pressentiments qui ne trompent pas un fils. La lumière, tôt ou tard, dissipera les ténèbres. Le jour du châtement viendra. Je dois venger mon père assassiné !

Une sueur froide mouillait les tempes de l'assassin. Une sorte de vertige faisait chavirer sa pensée dans son cerveau. Néanmoins il résolut de payer d'audace.

—Eh ! répliqua-t-il, que pouvez-vous faire ? Vingt-et-un ans se sont écoulés depuis le drame d'Alfortville. En supposant que Jacques Garaud ait été criminel et qu'il vive encore, la prescription le couvre.

—Que m'importe la prescription ? Si Jacques Garaud est vivant et si je le rencontre, ce n'est point à la loi que je demanderai justice. Le misérable, enrichi par le crime a changé de nom certainement et s'est créé une famille. Le scandale fait autour de lui, la haine et le mépris des siens résultant de ce scandale, suffiront à ma vengeance.

Le millionnaire se leva, en proie à une agitation terrible. Pendant quelques secondes il se promena de long en large dans la bibliothèque, fiévreusement. Tout à coup il s'arrêta et dit d'une voix changée :

—Je vous approuve de vouloir venger votre père, mais je doute que vous arriviez à ce but. Maintenant, reprenons notre entretien. A cette heure vous êtes sans famille, sans position, sans fortune ?

—Oui, monsieur.  
—Vous sollicitez dans ma maison un emploi qui assure pour vous non seulement le présent, mais l'avenir ?

—Oui, monsieur.  
—Eh bien ! cet emploi, je vous le donne.  
—Ah ! monsieur.

Et dans un élan de gratitude Lucien saisit les mains de Jacques Garaud. Ces mains étaient glacées. Le millionnaire se dégagea sans affectation et poursuivit :

—Vous êtes instruit et capable ; d'ailleurs vous avez fait vos preuves dans la maison Simons et Cie. Je vous prends avec moi, vous serez un second moi-même. J'aurai besoin de vous à toute heure du jour. Vous devrez donc venir vous loger près de chez moi.

—Je suis prêt à le faire.  
—Je vous donnerai, pour commencer, douze mille francs d'appointments annuels. Est-ce suffisant ?

—Certes, monsieur, et je n'aurais pas osé prétendre à un pareil chiffre.

—Bref, vous acceptez ?  
—Avec une profonde reconnaissance.

LXX

—Eh ! bien, c'est entendu, continua le faux Paul Harmant. Dès demain vous viendrez ici surveiller l'aménagement d'une grande pièce voisine de cette bibliothèque et qui pourra contenir une douzaine de dessinateurs. Aujourd'hui je vais visiter les constructions de Courbevoie. Vous m'accompagnerez, je tiens à ce que vous vous rendiez compte, de visu, de l'importance de mon usine.

—Je cours déjeuner et je reviens, dit Lucien.  
—Vous déjeunerez avec nous.  
—Monsieur, vous me comblez. Grâce à vous l'avenir si sombre jusqu'à ce moment devient rayonnant. Comment vous remercier de ce que vous faites pour moi.

—C'est à ma fille, c'est à votre ami Georges Darier, et enfin c'est à votre propre mérite qu'il faut adresser vos remerciements, répliqua le millionnaire. Donc, c'est entendu, mon jeune ami ; vous savez le chemin du salon ?

—Oui, monsieur.  
—Eh bien, allez m'attendre auprès de Mary. Prévenez-la que je vous rejoindrai dans cinq minutes et que vous restez à déjeuner.

Tout en disant ce qui précède, le faux Paul Harmant avait ouvert la porte de la bibliothèque. Lucien sortit, et ivre de joie, pouvant à peine croire à son bonheur, il se dirigea vers le salon. Jacques Garaud referma la porte derrière le jeune homme, puis il se laissa tomber sur un siège, anéanti, accablé. Pendant quelques secondes, il parut en proie à une effrayante prostration, puis, tout à coup, il releva brusquement la tête. Son visage était empourpré, ses yeux hagards. Il prit son front entre ses deux mains, comme pour comprimer les battements tumultueux de ses artères.

—Lucien Labroue ! murmura-t-il d'une voix étranglée, le fils de l'homme assassiné par moi ! Un enfant qui devait être riche, réduit à la misère par mon crime et venant me demander du travail ! Et c'est ma fille qui le protège ! C'est sous les auspices de ma fille qu'il se présente ! Est-ce la fatalité qui le conduit ici ? Est-ce la providence ? Lucien Labroue dans cette maison ! Lucien Labroue croyant à l'innocence de Jeanne Fortier, à la culpabilité de Jacques Garaud ! Lucien Labroue voulant, après vingt-et-un ans écoulés, venger son père par le scandale, le scandale qui déshonorerait mon enfant en même temps que moi et ferait crouler l'échafaudage si laborieusement construit ! Non, non. Cela ne doit pas être ! Cela ne sera pas ! Ce jeune homme ne me quittera plus.

Après ce court et terrible monologue, le millionnaire se laissa retomber sur son siège, et pour la seconde fois s'abîma dans une prostration complète.

\*.\*

Le fils de Jules Labroue avait regagné le salon où il devait trouver Mary. La jeune fille attendait avec anxiété le résultat de l'entretien préparé par elle entre son père et Lucien. En voyant entrer celui-ci, le visage radieux, elle fit deux pas à sa rencontre.

—Parlez vite ! lui dit-elle, que se passe-t-il ?  
—Tout va bien.  
—Mon père vous accepte ?  
—Oui, mademoiselle. Dès aujourd'hui je fais partie du personnel de la nouvelle usine, et j'ai le titre de directeur des travaux.

Mary ne put vaincre complètement l'émotion qui s'empara d'elle, et, se soutenant à peine, elle fut obligée de s'appuyer à un meuble. Lucien s'élança pour la soutenir.

—Etes-vous souffrante mademoiselle ? balbutia-t-il.

—Non, oh ! non ! répondit-elle. Je suis bien heureuse.

—Mais vous chanceliez.  
—C'est la joie. Je désirais si fort voir mon père agréer votre requête. Pardonnez-moi cette faiblesse. C'est passé, me voici remise.

La jeune fille était devenue calme en effet, du moins en apparence. Lucien rassuré reprit :

—Il me reste à vous témoigner ma gratitude pour votre généreuse protection. C'est à elle que

je dois le succès. Je ne l'oublierai jamais et j'en serai reconnaissant toute ma vie !

Mary lui tendit la main.

—Nous verrons si vous vous souvenez ! répliqua-t-elle en souriant.

Le fils de Jules Labroue prit la main mignonne qui s'offrait à lui et l'appuya respectueusement contre ses lèvres. La jeune malade ressentit au cœur une secousse indéfinissable.

—Ah ! se dit-elle tout bas, je l'aime ! je sens bien que je l'aime !

Puis, dominant son trouble, elle demanda :

—Alors vous entrerez prochainement en fonctions ?

—Dès demain, mademoiselle.

—Mais les travaux ne sont point achevés.

—Aussi prendrai-je possession, dans cet hôtel, d'une grande pièce où monsieur votre père me charge d'installer provisoirement un atelier de dessinateurs.

—Et, aujourd'hui, que faites-vous ?

—Aujourd'hui, je vais à Courbevoie en compagnie de monsieur Harmant.

—Vous déjeunez avec nous alors ?

—Oui, mademoiselle. Monsieur votre père m'a chargé de vous en prévenir.

—A merveille ! Je cours donner des ordres. Pardonnez-moi de vous laisser seul un instant.

Mary quitta le salon, dit au valet de chambre de mettre un couvert de plus, et se rendit à la bibliothèque pour chercher son père. Celui-ci n'avait point quitté la posture dans laquelle nous l'avons laissé. En voyant entrer sa fille, il se leva.

—Eh bien ! mignonne, fit-il, tu as causé avec ton protégé ? tu es contente ?

Mary jeta ses deux bras autour du cou de Paul Harmant.

—Oh ! oui, père, s'écria-t-elle, bien contente ! plus contente encore que tu ne le crois ! et je t'aime.

Le millionnaire regarda l'enfant dont la charmante figure était inondée de larmes de joie. Son front se plissa, en même temps qu'une pensée soudaine traversait son cerveau, qu'une vague épouvante envahissait son âme. Il tremblait de comprendre la cause des larmes de la jeune malade, mais il se raidit contre la douleur.

—Allons déjeuner, mignonne, fit-il.

—Oui, père, allons déjeuner, répéta Mary, et, si tu veux, je vous accompagnerai tantôt à Courbevoie.

—Tu le désires ?

—Beaucoup.

—Eh bien ! c'est convenu.

Le père et la fille allèrent ensuite retrouver Lucien, puis on passa dans la salle à manger.

Aussitôt le déjeuner fini, Théodore vint annoncer que le landau attendait au bas du perron. Nos trois personnages partirent pour Courbevoie où nous ne les suivrons pas. Vers quatre heures du soir on revint à Paris après une longue visite aux travaux de construction et d'aménagement. Lucien se sépara du père et de la fille après avoir pris rendez-vous pour le lendemain, à neuf heures du matin. Le jeune homme était enchanté de se trouver libre, afin d'aller rendre compte du résultat de ses démarches à son ami Georges Darier, puis à sa fiancée Lucie, que sa longue absence pouvait étonner ou inquiéter.

Il se rendit immédiatement rue Bonaparte. L'avocat venait de rentrer du palais. C'était l'heure où il donnait habituellement ses consultations. Lucien fut forcé d'attendre que trois ou quatre clients, arrivés avant lui chez son ami, eussent défilé l'un après l'autre. Enfin, ce fut son tour d'entrer dans le cabinet. Georges Darier lui tendit la main et l'accueillit par ces mots :

—Tu as réussi !

—Qui te l'a dit ?

—L'air de ton visage.

—Eh bien, mon visage n'est point trompeur. Je suis, grâce à toi, vraiment heureux, et je viens te remercier d'un grand succès, qui est ton œuvre.

—Ah ! s'écria Georges, je suis aussi heureux que toi de ce succès. Ta joie me paye au centuple de ce que j'ai pu faire ! Mets-moi au courant, que s'est-il passé ?

Lucien raconta son entrevue avec Paul Harmant, et tout ce qu'avait fait Mary pour appuyer sa demande.

—J'avais bien jugé cette enfant, dit Georges Darier. C'est un cœur d'or !

LXXI

—C'est un ange ! appuya Lucien.

—Te voilà dans la place, reprit l'avocat, tu as le pied à l'étrier. Qui sait si tu ne deviendras pas un jour l'associé de la maison Paul Harmant.

—Ton imagination s'emballé ! répondit en riant le fils de Jules Labroue, je n'ai pas de si hautes ambitions. Que je puisse mettre de côté en quelques années, une somme suffisante pour faire reconstruire une partie des ateliers incendiés de mon père sur les terrains d'Alfortville, et je me déclarerai satisfait.

Les deux amis se séparèrent. Lucien prit une voiture pour gagner plus vite le quai Bourbon, où il se savait attendu par Lucie avec impatience. La jeune fille n'était point seule, ce qui ne l'empêchait pas de prêter une oreille attentive aux moindres bruits venant de la cage de l'escalier. Jeanne Fortier, la porteuse de pain que tous les compagnons de la boulangerie appelaient "Maman Lison," se trouvait auprès d'elle. Une heure auparavant, l'évadée de Clermont, qu'un instinct mystérieux et irrésistible poussait vers Lucie, était venue frapper à la porte de l'ouvrière. Elle avait sous le bras un petit paquet.

—Tiens, c'est vous, maman Lison ! fit la fiancée de Lucien en voyant la brave femme. J'espère que vous ne venez pas m'apporter ce soir mon pain de demain matin.

—Non, ma chère mignonne demoiselle, répondit Jeanne en entrant et en fermant la porte derrière elle. Je viens vous demander un service.

—S'il est en mon pouvoir de vous le rendre, je le ferai de bien bon cœur.

—Rien ne vous sera plus facile.

—Eh bien ! asseyez-vous là, en face de moi, pendant que je travaille à cette robe qui doit être finie demain soir, et dites-moi de quoi il s'agit.

Jeanne prit un siège et s'installa près de la jeune fille qu'elle enveloppait d'un regard attendri et charmé.

—Voici ce que c'est mademoiselle Lucie, fit-elle. Vous êtes couturière et vous m'avez dit un jour que vous pouviez travailler pour moi si je le désirais.

—Je le puis certainement et je le ferai. Avez-vous besoin de moi ?

—Oui.

—Eh bien, je suis à votre disposition.

—Tantôt, poursuivit Jeanne, j'ai passé devant un grand magasin de nouveautés. Il y avait en dehors, à l'étalage, des marchandises à très bon marché. Je me suis laissé tenter et j'ai acheté un coupon d'étoffe presque pour rien.

—Alors, c'est une robe que vous voulez me donner à faire ?

—Oui, mademoiselle Lucie, si vous êtes assez bonne pour me rendre ce service.

—Puisque je vous l'ai offert ! Vous m'apportez le coupon ?

—Le voici.

Et la porteuse de pain désignait le petit paquet.

—Eh bien, posez-le là. Je vais terminer cet assemblage et je vous prendrai mesure. Avez-vous le temps d'attendre un peu ?

—Oh ! que oui ! Ma seconde tournée est finie et je suis libre jusqu'à demain matin. Donc, ne vous pressez pas.

—J'aime à travailler vite.

Lucie faisait courir son aiguille avec une activité fiévreuse, portant d'instant en instant un regard vers la porte, et écoutant les moindres bruits qui se produisaient dans l'escalier. Jeanne voyait bien que la jeune fille était préoccupée, mais elle ne pouvait deviner la cause de cette préoccupation. Pour la connaître, il fallait questionner, et comment le faire sans être indiscret ?

—Il y a longtemps que vous travaillez à la couture, ma chère demoiselle ? demanda-t-elle tout à coup, prise du désir d'apprendre quelque chose du passé de la jeune fille.

—Voici bientôt six ans, maman Lison, répondit Lucie.

—Vous avez fait votre apprentissage à Paris ?

—Mon véritable apprentissage, oui. Mais j'avais commencé à apprendre à coudre à l'hospice où j'ai été élevée.

En entendant cette phrase, Jeanne tressaillit de tout son corps.

—Vous avez été élevée à l'hospice ? fit-elle vivement.

—Oui, maman Lison, dit tristement l'ouvrière. Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère. On m'a déposée toute petite à l'hospice des Enfants-Trouvés.

—A Paris ? balbutia Jeanne dont la voix tremblait.

Lucie, absorbée par son travail, ne pouvait voir l'émotion profonde qui bouleversait les traits du visage de Jeanne.

—A Paris, oui, répliqua-t-elle.

—Il y a longtemps de cela ?

—Vingt-et-un ans.

—Vingt-et-un ans ! répéta Jeanne que cette date lointaine reportait à ses jours de douleur. Et vous avez quel âge ?

—D'après ce qu'on m'a dit, je dois avoir à peu près vingt-deux ans.

—Savez-vous où s'est passée votre première année, jusqu'au moment où on vous a mis à l'hospice ?

—Non.

—Savez-vous si vous avez été abandonnée par vos parents ou par des étrangers à qui vos parents vous avaient confiée ?

—Pas davantage.

—Mais on devait le savoir à l'hospice ?

—Peut-être le savait-on ! Ce n'était pas une raison pour me l'apprendre.

—Comment ?

—On ne doit pas révéler aux enfants le secret du dépôt. Il faut que la personne qui a déposé un enfant, ou le mandataire de cette personne, vienne le réclamer, en faisant connaître la date et l'heure du dépôt, et les indices joints aux langes pour faciliter plus tard les recherches.

—Ainsi, reprit Jeanne, vous ignorez si des indices de cette nature existaient pour vous ?

—Il en existait, je le sais.

—Et si vous demandiez à les connaître.

—On ne me répondrait pas.

—Mais ce nom de Lucie que vous portez ? fit Jeanne tremblante.

—J'ai été déposée à l'hospice le jour de la fête de sainte Lucie. C'est pour cela peut-être, qu'on m'a donné ce nom.

—Ainsi, c'est par hasard qu'elle s'appelle ainsi, pensa Jeanne en sentant son cœur se serrer ; et moi qui croyais vaguement, qui espérais sans savoir pourquoi. Allons, c'est la fin de mes rêves.

J'ai terminé mon assemblage, maman Lison, dit Lucie en posant la robe commencée sur la table à ouvrage. Je vais vous prendre mesure.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier. Lucie s'élança vers la porte qu'elle ouvrit, puis elle prêta l'oreille en avançant sa tête au dehors. Les pas s'arrêtèrent au troisième étage.

—Ce n'est point lui ! murmura la jeune fille en rentrant, le visage assombri.

Jeanne avait remarqué ce nuage soudain.

—Vous attendez quelqu'un, mademoiselle Lucie ? demanda-t-elle.

—Oui, maman Lison, quelqu'un que vous connaissez.

—Qui donc ?

—Monsieur Lucien, vous l'avez vu plusieurs fois ici.

—Ah ! le jeune homme qui demeure en face de vous.

—Oui, mon futur, maman Lison, et je l'attends avec une impatience que vous comprendrez sans peine, quand vous saurez qu'il a fait aujourd'hui, ce matin même, une démarche en vue d'obtenir un emploi d'où notre bonheur doit dépendre. Si cet emploi lui est accordé, Lucien m'épousera dans un an, il me l'a promis.

—Je comprends, je comprends, chère mignonne demoiselle, mais il ne faut pas vous inquiéter. Si votre amoureux se fait attendre, c'est qu'il est retenu par quelque affaire, il reviendra bientôt vous apprendre une bonne nouvelle.

—A moins qu'il n'ait point réussi, et qu'il n'ose rentrer pour m'apporter une cruelle déception, répliqua Lucie tristement.

—Pourquoi vous mettre sans sujet martel en tête ?

—Que voulez-vous, nous avons si peu de chance !

—La mauvaise chance se lasse. Je parierais, moi, que la nouvelle sera bonne.

—Dieu vous entende ! J'espère encore. Venez que je vous prenne mesure.

Et Lucie, armée de son mètre en ruban, se mit à tourner autour de la porteuse de pain, prenant la dimension de sa taille, de sa poitrine et de ses bras. De nouveau un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier.

—Ah ! cette fois je suis bien sûre de ne point me tromper ! s'écria la jeune fille pâle d'émotion. C'est lui !

Lucie achevait à peine de prononcer cette phrase quand la porte s'ouvrit brusquement. Le fils de Jules Labroue entra dans la chambre comme une trombe. Son visage rayonnait.

—Victoire, chère Lucie ! s'écria-t-il joyeusement. Victoire !

—Vous avez réussi ? balbutia l'enfant dont le cœur battait à rompre la poitrine et dont les yeux se remplissaient de douces larmes.

—J'ai réussi complètement. J'ai obtenu séance tenante l'emploi que j'ambitionnais ! M. Paul Harmant m'a gardé à déjeuner chez lui avec sa fille. Après déjeuner nous sommes allés visiter les constructions de Courbevoie. De retour à Paris, j'ai couru chez mon ami Georges Darier lui rendre compte de l'heureux effet produit par sa lettre de recommandation, et je viens enfin ici, chère Lucie, vous dire que je suis bien heureux et vous apporter le bonheur, puisque entre nous bientôt tout doit être commun !

LXXII

Lucien prit les mains de sa fiancée, les pressa contre ses lèvres et poursuivit en souriant :

—Croyez-vous, ma chérie, qu'il était assez menteur, votre vilain rêve !! J'ai le titre de directeur des travaux et douze mille francs d'appointements !!

—Douze mille francs ! répéta Lucie, pouvant à peine en croire ses oreilles. Mais c'est la fortune, cela !

—Si ce n'est la fortune, c'en est le commencement ! Dès demain, j'entre en fonctions. Dans un an, ma petite Lucie sera ma femme, et d'ici à cinq ou six ans, ayant mis, grâce à beaucoup d'ordre et beaucoup d'économie, une trentaine de mille francs de côté, je pourrai voler de mes propres ailes, et faire reconstruire une partie des ateliers de mon pauvre père sur les terrains que j'ai conservés à Alfortville.

Jeanne Fortier tressaillit en entendant ces mots, comme au matin de ce même jour avait tressailli le faux Paul Harmant.

—Votre père habitait Alfortville ? demanda-t-elle au jeune homme d'une voix décomposée.

—Oui, maman Lison.

—Comment se nommait-il votre père ?

—Il se nommait Jules Labroue, et il est mort assassiné, il y a vingt-et-un ans, dans son usine en feu !

Jeanne sentit ses jambes fléchirent et se dérober sous elle. Une formidable épouvante s'emparait de son âme. Elle, innocente, mais condamnée pour le triple crime d'incendie, de vol et d'assassinat ; elle, évadée de la prison de Clermont, se trouvait en face du fils de Jules Labroue, "sa victime" d'après la justice humaine ! Si le jeune homme découvrait son véritable nom, il ne pourrait que la croire coupable et la maudire !!

—La mort de mon pauvre père a fait autrefois beaucoup de bruit, continua Lucien en s'adressant à Jeanne. Est-ce que vous en aviez entendu parler ?

—Oui, répondit la porteuse de pain.

—Une femme a été condamnée. Vous en souvenez-vous ?

—Je m'en souviens.

—Le jury a prononcé, répondit Lucien, mais cette malheureuse était-elle vraiment criminelle ? N'a-t-elle pas été victime de fausses apparences et d'une terrible erreur judiciaire ? Il y a là pour moi une énigme, et je voudrais pouvoir sonder les ténèbres du passé pour en faire jaillir la lumière.

—Croyez-vous donc à l'innocence de la condamnée ? demanda Jeanne avidement.

—Je ne crois rien, je doute, et je douterai jusqu'au

jour où je rencontrerai l'homme qu'on affirme avoir péri victime de son dévouement, mais qui, selon moi, a joué une comédie infâme pour se donner le moyen de fuir, et, par conséquent, de jouir en paix de la fortune volée.

Jeanne faillit se trahir. Elle sentait sur ses lèvres le nom de Jacques Garaud prêt à s'en échapper, mais elle eut la force de se dominer et de se taire. La raison lui commandait le silence. Pouvait-elle dire :

—Oui, le vrai coupable, le seul coupable, est Jacques Garaud, et je suis, moi, Jeanne Fortier, condamnée injustement pour le crime d'un autre, et évadée de la maison centrale de Clermont ?

Cent fois non, car il ne suffisait pas d'affirmer son innocence, il fallait la prouver. Or les preuves lui manquaient comme au moment de la condamnation. Néanmoins, malgré l'impétueuse nécessité de fermer la bouche, elle venait d'éprouver une joie immense, inattendue, inespérée. Le fils de sa prétendue victime ne la croyait point criminelle. Après une ou deux minutes de silence, Jeanne demanda :

—Si vous retrouvez cet homme, que vous supposez vivant, que ferez-vous ?

—Je m'assurerai qu'il est vraiment le meurtrier de mon père, répondit Lucien, je lui rendrai le mal pour le mal, et je solliciterai la réhabilitation de la pauvre martyre si durement frappée.

(La suite au prochain numéro.)

LES POSSESSIONS ANGLAISES DE LA MÉDITERRANÉE

(Voir gravure)

L'Angleterre, dont les voyageurs, les missionnaires, les commerçants envahissent le monde, est la puissance coloniale par excellence ; elle a quatre fois plus de sujets étrangers que n'en gouvernent les autres puissances de l'Europe réunies. Au moment où cette puissance est à la veille d'en venir aux prises avec la Russie, il nous a paru utile de parler des points principaux qu'elle possède dans la Méditerranée seulement.

Les Anglais ont Gibraltar, ville située à l'extrémité sud de l'Espagne, au pied d'une montagne escarpée de toutes parts, ville qui ne commande pas seulement l'entrée de la Méditerranée, mais qui est en outre une des portes de l'Espagne. Ce gigantesque écueil, tout percé aujourd'hui de galeries intérieures et garni d'une formidable artillerie, passe pour inexpugnable.

Ce fut en 1704, sous le règne de Philippe V de Bourbon, que Gibraltar tomba au pouvoir des Anglais alliés à l'archiduc Charles III d'Autriche. Ce rocher est devenu entre leurs mains un point de repère magnifique pour leurs flottes de guerre et leurs vaisseaux marchands.

La nuit, les rues sont bien éclairées, mais personne n'a le droit d'être dehors après le coucher du soleil, si ce n'est les officiers et ceux qui les accompagnent. Il en résulte que le soir Gibraltar est d'une tristesse excessive. Il y a un instant, un redoublement d'activité, au moment du coup de canon tiré par la batterie basse et réglé sur l'heure du coucher du soleil qui annonce la fermeture des portes. La garnison est toujours d'environ 5,000 hommes ; il s'y joint 2,000 femmes ou enfants d'officiers, sous-officiers et soldats.

L'île de Malte, située entre la Sicile et l'Afrique, que possédèrent longtemps les chevaliers de Jérusalem, appartient également aux Anglais. La position de Malte, presque au centre de la Méditerranée, en rend la possession des plus précieuses ; l'Angleterre en a fait une des plus fortes places de l'Europe ; elle y a un gouvernement et 4,000 hommes de garnison. C'est la plus grande station des flottes anglaises dans la Méditerranée.

Le port de Malte est le plus sûr de cette mer. Refuge pour une marine militaire et point d'appui pour les opérations offensives, il commande toute la Méditerranée, menace Toulon et Carthagène, Minorque et la Corse, tient la clef de l'Afrique et de l'Italie, regarde Alger et Messine.

Enfin, l'Angleterre possède Chypre, la plus belle et la plus grande des îles de la Méditerranée après la Sicile, île très fertile, d'une superficie d'un million d'hectares environ. Les richesses minérales de

cette île sont très variées : poudre d'or dans plusieurs ruisseaux, amiante, mines de plomb argentifère, etc. ; dans quelques districts on trouve des émeraudes.

DUMONT ET DUMAIS

(Voir gravures)

Nous donnons aujourd'hui sur notre huitième page les portraits de deux hommes dont le nom a été dans toutes les bouches pendant toute la durée de la campagne, Gabriel Dumont, le chef militaire des Métis, est un homme d'une énergie à toute épreuve et d'une bravoure sans limite.

C'est lui qui, à la tête de 22 braves, a mis en déroute le major Crozier et ses 120 hommes. Il était à Batoche et partout où il y avait un danger à courir.

Voyant la partie perdue, il a réussi à percer l'armée de Middleton et à gagner les Etats-Unis.

Dumais est son fidèle lieutenant et son égal en bravoure et en courage.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Manger peu, s'exercer beaucoup,

dit l'immortel Hippocrate. En effet, pour être exempt de maladie, il faut vivre sobrement, rester sur sa faim.

L'exercice donne des forces viriles ; il assouplit les nerfs et régularise les sens. Celui qui voudrait suivre ce conseil jouirait sûrement d'une bonne santé et vivrait très longtemps.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 101.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Je puis dire que mon adversaire a reçu un bon coup d'XXXXX dans les XXXXX.

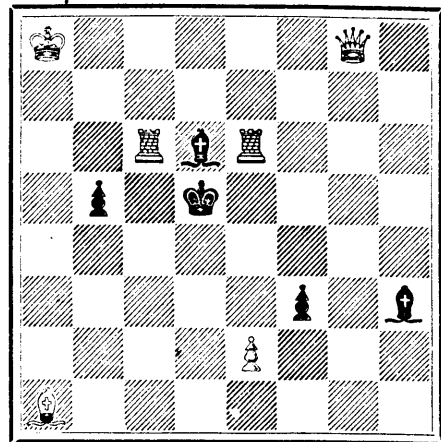
No. 102.—CHARADE

Pas de gâteau ni de galette,  
Sans mon Premier ;  
Pas de chœur ni de chansonnette,  
Sans mon Dernier ;  
Sous terre on trouve la logette  
De mon Entier.

No. 103.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. C. B. Greenshields, Montréal.

Noirs—5 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 98.—Le mot est : Dé-lit.  
No. 99.—Le mot est : Mappedonde.  
No. 100.—Les mots sont : Baiser et Sabre.

ONT DEVINE :

Problèmes.—L. E. Dastou, Sherbrooke ; Napoléon Toupin, Montréal.  
Rébus — C. Latreille, Montréal ; L. E. Dastou, Sherbrooke.

PROVERBE ALSACIEN.—Si tu veux avoir de bons souliers, prends pour la semelle une langue de bavard, c'est inusable ; pour les empeignes, un gosier de chanteur, ça ne prend pas l'eau ; et pour les talons, de la rancune d'Allemand, ça dure toujours.



LE SERGENT VALIQUETTE

De bonne heure vendredi dernier, la gare du Pacifique était encombrée de citoyens anxieux d'escorter le convoi funèbre du sergent J. P. Valiquette, décédé au Nord-Ouest, le 4 juillet.

Sur le parcours du Pacifique de Saint-Martin à Montréal, aux différentes gares, on avait hissé le drapeau à mi-mât. A chacune des stations, il y avait nombre de personnes, voulant ainsi témoigner de leur présence qu'ils savaient respecter et reconnaître les services d'un soldat mort pour sa patrie. A St-Martin, paroisse natale de Valiquette, la foule était nombreuse. Le corps du sergent, déposé dans l'un des chars du fret, était fermé dans un double cercueil. La garde du corps était faite par le caporal Pouliot et le soldat Wilscam, tous deux de la compagnie No. 4, du 65<sup>me</sup> bataillon. Le train n'arriva à Montréal que vers 11 1/2 heures. La gare du Pacifique était encombrée de monde. Près du débarcadère était une compagnie du 85<sup>me</sup> bataillon, commandée par le capitaine Chagnon, se tenant en rang serrés et portant les armes en berne.

La foule, triste et silencieuse, se décou-



J. P. VALIQUETTE, SERGENT DU 65<sup>me</sup>, DÉCÉDÉ AU NORD-OUEST

vrit lorsque l'on fit le transport des restes au corbillard. Le convoi se mit en marche, et sur commandement du capitaine Chagnon, les soldats du 85<sup>me</sup> se rangèrent pour former la garde d'honneur.

Le deuil était conduit par les deux frères du défunt et par un de ses cousins. Suivaient le caporal Pouliot et le soldat Wilscam, tous deux du 65<sup>me</sup>, le soldat Moreau, les anciens officiers du 65<sup>me</sup> bataillon et un nombre d'autres citoyens éminents suivaient aussi le convoi funèbre.

Sur le parcours de la rue Notre-Dame, chacun s'était fait un devoir scrupuleux de hisser le drapeau à mi-mât. Il y avait foule compacte des deux côtés de la rue.

A Sainte-Cunégonde, où demeurait le défunt, les édifices étaient couverts de banderolles noires et blanches, et nombre de couronnes étaient suspendues sur la façade des demeures.

La dépouille mortelle fut déposée dans l'un des appartements de la demeure paternelle, transformée en chapelle ardente. La maison fut bientôt envahie, mais grâce à l'énergie du chef de police de Ste-Cunégonde, l'ordre le plus parfait fut maintenu.

Le sergent Valiquette a été enterré avec tous les honneurs militaires.



GABRIEL DUMONT, CHEF DE L'INSURRECTION



P. DUMAIS, LIEUTENANT DE DUMONT

FRAUDE

Afin de mettre le public en garde contre les personnes peu scrupuleuses qui se permettent de vendre de l'eau minérale de différentes sources, pour celle de St-Léon, qui possède des qualités que les autres eaux minérales n'ont pas, nous publions ci-dessous la liste des dépôts à Montréal où le public sera certain de se procurer la véritable et ce, ébre eau minérale de Saint-Léon :

M. Baridon, 803, rue Ste-Catherine; Jos. Bellevue, 45, Place Jacques-Cartier; M. F. Larin, rue Notre-Dame, coin de la rue Saint-Jean-Baptiste; J. J. Flinn, 370, rue Craig; N. Quintal et Fils, 115, rue des Commissaires; Fraser, Viger & Cie., 231, rue Saint-Jacques; Alph. Jolicœur, 2625, Sanguinet; Daoust & Frère, 552, Ste-Catherine; Isaie Pigeon, rue St-Jacques, coin de la rue Sainte-Marguerite; M. Précourt, 351, Mignonne; M. Payette, 424, Ontario; E. Christin, 404, Ontario; M. Lemieux, 768, Ontario; M. Gascon, 286, Beaudry; E. Brouillet, 112, Champlain; U. Laporte, 536, Mignonne; D. C. Brosseau, 1110, Notre-Dame; M. Riendeau, rue St-Gabriel; Albion Hotel, rue McGill; St-Lawrence Hall; J. N. Grenier, 566, Mignonne; M. Leblanc, 295, Craig.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,  
Seuls agents pour Montréal.  
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)  
Nouvel approvisionnement reçu tous les jours, en bouteilles, en cruches et en quarts.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

FLAVIEN J. GRANGER,

PAPETIER.

13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires.  
Programmes, Lettres Funéraires.  
Circulaires, Affiches, etc.  
Factums imprimés promptement et bas prix.

TOUJOURS EN MAINS

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités  
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS.

70, RUE ST-DENIS.

MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No 30, Montréal.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Les loups ne se mangent pas entre eux.